

A. GIFFO

Hist. Nat.

PRATIQUES MÉDICALES POPULAIRES DANS
LE FINISTÈRE

Thèse de Montpellier

1913

X85570

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER
FACULTÉ DE MÉDECINE

N° 2

PRATIQUES
MÉDICALES POPULAIRES
DANS LE FINISTÈRE

ET PARTICULIÈREMENT

DANS L'ARRONDISSEMENT DE QUIMPER

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

Le 7 Novembre 1913

PAR

Alexandre GIFFO

Né à Quimper (Finistère), le 2 juillet 1886

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Examineurs de la Thèse	{	VIRES, professeur, <i>Président</i> .	} <i>Assesseurs.</i>
		SARDA, professeur.	
		LEENHARDT, agrégé.	
		EUZIERE, agrégé.	

MONTPELLIER

IMPRIMERIE FIRMIN ET MONTANE

Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1913

X8550

PRATIQUES
MÉDICALES POPULAIRES
DANS LE FINISTÈRE
ET PARTICULIÈREMENT
DANS L'ARRONDISSEMENT DE QUIMPER

PRATIQUES
MÉDICALES POPULAIRES
DANS LE FINISTÈRE

ET PARTICULIÈREMENT

DANS L'ARRONDISSEMENT DE QUIMPER

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

Le 7 Novembre 1913

PAR

Alexandre GIFFO

Né à Quimper (Finistère), le 2 juillet 1886

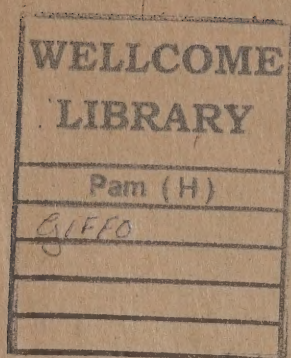
POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Examineurs de la Thèse	{	VIRES, professeur, <i>Président</i> .	{	<i>Assesseurs.</i>
		SARDA, professeur.		
		LEENHARDT, agrégé.		
		EUZIERE, agrégé.		

MONTPELLIER

IMPRIMERIE FIRMIN ET MONTANE
Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1913



A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX
MESSIEURS LES MÉDECINS ET CHIRURGIENS DES HOPITAUX
DE NANTES ET DE MONTPELLIER

A MES PROFESSEURS
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE NANTES
ET DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER

A. GIFFO.

A M. LE PROFESSEUR DIANOUX

Professeur de Clinique Ophtalmologique à l'Ecole de Médecine de Nantes

A M. LE PROFESSEUR POISSON

Professeur de Clinique Chirurgicale à l'Ecole de Médecine de Nantes

A M. LE DOCTEUR TEXIER

Chargé du cours d'Oto-rhino-laryngologie à l'Ecole de Médecine de Nantes

A M. LE DOCTEUR LEVESQUE

Suppléant du cours d'Oto-rhino-laryngologie à l'Ecole de Médecine de Nantes

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR VIRES

Professeur de Thérapeutique et de Matière Médicale à la Faculté de Montpellier

A M. LE PROFESSEUR SARDA

De la Faculté de Médecine de Montpellier

A M. LE PROFESSEUR-AGRÉGÉ LEENHARDT

De la Faculté de Médecine de Montpellier

A M. LE PROFESSEUR-AGRÉGÉ EUZIÈRE

De la Faculté de Médecine de Montpellier

A. GIFFO.

AVANT-PROPOS

C'est un devoir bien agréable, en terminant nos études médicales, de pouvoir témoigner notre reconnaissance aux excellents Maîtres dont les leçons et les conseils nous ont permis d'atteindre le but de nos désirs et de nos efforts.

Nous avons conservé le meilleur souvenir de l'Ecole de médecine de Nantes, si réputée par la science, le travail et le dévouement des professeurs et des médecins et chirurgiens des hôpitaux.

Nous n'oublierons jamais l'accueil qu'a bien voulu nous faire, à sa clinique, M. le professeur Dianoux, et les encouragements qu'il nous a prodigués.

M. le professeur Poisson voudra bien nous permettre de lui rappeler l'appui si bienveillant qu'il nous a toujours donné.

M. le professeur Texier a été pour nous un ami en même temps qu'un excellent Maître.

A la Faculté de Montpellier, nous avons été reçu avec la plus grande bonté, et nous avons plaisir à proclamer la valeur des cours et leçons cliniques des distingués professeurs, si capables de maintenir la réputation tant méritée de la plus ancienne Faculté de médecine de France, où chacun semble avoir pour devise : « Noblesse oblige ».

Nous adressons particulièrement à notre président de thèse, M. le professeur Vires, nos remerciements les plus sincères pour la sympathie constante qu'il nous a témoignée, jusqu'à nous confier des recherches que nous publierons d'ailleurs, ne serait-ce que par gratitude.

Nous voulons dire à M. le professeur agrégé Leenhardt tout le profit que nous avons tiré de ses leçons pratiques et de ses avis professionnels.

Nous dirons enfin notre reconnaissance à M. le docteur Pierre Giffo, notre père, qui exerce à Quimper depuis 34 ans. Notre père est heureux, parce que ses deux fils ont embrassé la carrière médicale. Nous voulons lui dire que nous nous inspirerons de son exemple, nous voulons le remercier de nous avoir indiqué le sujet de cette thèse et de nous avoir dirigé dans les recherches que celle-ci a suscitées.

Que tous les confrères de la région qui nous ont si bien reçu et renseigné reçoivent ici, avec nos remerciements, l'assurance de nos meilleurs sentiments confraternels.

PRATIQUES MÉDICALES POPULAIRES

DANS LE FINISTÈRE

ET PARTICULIÈREMENT

DANS L'ARRONDISSEMENT DE QUIMPER

INTRODUCTION

Le premier nom de la Bretagne ne fut-il pas Armor, c'est-à-dire le pays de la mer, et l'extrémité ouest de la province armoricaine n'est-elle pas le Finistère, *Finis terrae*? Ne dirait-on pas que c'est une terre réservée, une terre sur laquelle la mer a mis son sortilège?

Tous les touristes qui ont parcouru le département jusqu'aux rochers de Saint-Guérolé et de Penmarch où brille le phare d'Echmuhl, au-dessus des récifs les plus dangereux des côtes de France, et jusqu'au bec du Raz, pointe dernière de la Bretagne et de la France, n'ont-ils pas eu tous cette même impression?

Devant cet Océan immense, au bout de cette Bretagne qui émergea la première de l'abîme aux âges siluriens, à l'extrémité de la plus vieille terre, ne semble-t-il pas

qu'on n'est plus en France et qu'on a le dos tourné au monde?

Les bigoudens de Penmarch enrubannées de couleurs vives, et les habitants du Cap-Sizun, aux vêtements sombres, ne paraissent-ils pas des êtres d'un autre âge, rudes, lourds et mi-sauvages, comme taillés dans le granit qui émerge partout de la terre armoricaine, ignorant encore pour la plupart la langue française, rebelles au progrès et rivés à leur pays comme la bernicle au rocher. Combien de gens de cette contrée qui ne connaissent pas Quimper, malgré les voies ferrées qui vont jusqu'à Audierne et Saint-Guénolé!

Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir s'y perpétuer des légendes et des traditions aussi vieilles que la langue celtique, mais éternellement jeunes. Il est même étrange de constater quelle place tiennent encore dans ce coin obscur et perdu les préjugés, les naïves croyances, les pratiques médicales extraordinaires, souvent stupides, et quelquefois nuisibles.

Né à Quimper et fils de médecin, nous avons souvent entendu parler des rebouteux et des rebouteuses, des saints guérisseurs, des remèdes populaires extravagants, et nous avons pensé qu'il serait intéressant de rassembler dans cette thèse les renseignements que nous avons recueillis à ce sujet.

Notre but est d'être utile à nos compatriotes, d'aider à l'instruction médicale des Bretons de la Cornouaille, qui le disputent aux paysans du Léon en pratiques superstitieuses.

Nous voulons contribuer, dans la mesure de nos forces, à faire comprendre aux habitants de nos villages bas-bretons que la médecine est un art auquel certaines pratiques ne peuvent se substituer. C'est à dessein que nous

avons limité nos recherches à l'arrondissement de Quimper, pour leur donner plus de précision.

Notre modeste étude comprendra quatre chapitres : dans le premier, nous parlerons des guérisseurs et guérisseuses de tous genres ; dans le deuxième, nous exposerons les pratiques médicales populaires ; dans le troisième, nous nous occuperons des saints guérisseurs, des pèlerinages bretons et des fontaines miraculeuses ; le quatrième, enfin, sera spécialement consacré aux préjugés abstentionnistes de nos paysans et de nos marins, par nature, d'ailleurs, assez fatalistes, et, pour conclure, nous dirons les raisons pour lesquelles il importe que disparaisse le plus tôt possible tout ce qu'il y a, dans cet état de choses, d'abusif et de préjudiciable à la santé publique, et les moyens d'y arriver.

CHAPITRE PREMIER

GUÉRISSEURS ET GUÉRISSEUSES

Nous commencerons par les religieuses-médecins, mais nous nous garderons bien de critiquer celles qui se cantonnent dans la mission de charité qui leur est dévolue.

Dans chacune de nos communes, il y a au moins deux religieuses, dont l'une s'occupe de l'enseignement, l'autre des malades, et celle-ci, suivant son tempérament, sa timidité ou son audace, se contente de visiter ceux qui souffrent, donnant avec ses consolations quelques conseils plus ou moins pratiques, ou bien elle fait de la médecine et de la pharmacie, voire de la petite chirurgie, et cela dans un but qui, d'après beaucoup de confrères, ne serait pas exclusivement charitable.

Aujourd'hui encore, vingt ans après la promulgation de la loi sur l'assistance médicale gratuite, nombre de religieuses continuent à prendre des responsabilités qu'elles n'ont plus aucune raison d'accepter, depuis que cette loi bienfaisante a donné à tout indigent le droit de recourir, sans aucune dépense, au médecin de son choix (1).

(1) Le libre choix n'est pas général. Il est des départements où le *médecin administratif*, désigné par le Préfet est imposé à l'indigent.

C'est presque chaque jour que les praticiens bretons ont à regretter le retard apporté à soigner les malades, même fortunés, parce que ceux-ci, par habitude, par tradition en quelque sorte, s'adressent à la « Sœur » avant de recourir aux médecins, et surtout parce que les religieuses vont au-devant d'eux et que, flattées de la confiance qu'elles inspirent, elles font des diagnostics à la volée, peu variés d'ailleurs, et administrent des remèdes le plus souvent inoffensifs, nous voulons bien le croire, mais nuisibles en ce sens que le malade s'en contente.

Un médecin de Quimper nous a affirmé que, récemment, à quelques semaines d'intervalle, il a vu venir à sa consultation : 1° une femme gravement malade d'un œil, soignée depuis plusieurs semaines par une religieuse qui, à bout de ressources, lui avait indiqué l'eau de roses comme un remède quasi-infaillible, après lequel il ne lui resterait plus qu'à accepter son mal avec résignation. Il s'agissait d'un corps étranger qui fut enlevé aussitôt et la malade fut guérie ; 2° un homme de 25 ans, blessé à l'œil gauche d'un éclat de bois, que la « Sœur » soignait depuis plusieurs jours à l'eau boriquée, en affirmant la bénignité de la blessure ; or, il s'agissait d'une plaie pénétrante compliquée d'une cataracte traumatique, de perte de la vision par conséquent.

Un des confrères de Douarnenez aurait vu un enfant de 2 ans atteint de bronchite capillaire et soigné par une religieuse qui appliqua, sans surveiller, un vésicatoire vert, non camphré, de dix centimètres carrés, dont les déplorables effets ne se firent pas attendre.

D'après le même praticien, un homme atteint de broncho-pneumonie droite, et soigné par la « Sœur », s'était vu appliquer, plus bas que les lombes, du côté gauche, un large emplâtre vésicant.

Nous ne multiplierons pas ces cas très regrettables, qui suffisent à faire comprendre à tous les graves conséquences de ces interventions inopportunes et contraires à la loi.

Le docteur X..., qui exerce depuis 20 ans à Pont-l'Abbé, nous a donné comme certain que les religieuses de l'Ile-Tudy et de Penmarch voient dans leurs communes beaucoup plus de malades que les médecins réunis, et il ajoutait: « C'est tous les jours qu'il doit leur arriver de prendre une appendicite pour une simple colique, une fracture pour une luxation, une méningite pour une manifestation des vers intestinaux, etc., etc... ».

Les médecins ont aussi des concurrents sérieux dans les rebouteux et rebouteuses, les guérisseurs ou guérisseuses de la campagne et de la ville, dont la réputation s'étend quelquefois très loin, sans compter les matrones, qui pullulent dans nos hameaux, dans tous les coins du pays breton.

N'est pas guérisseur ou guérisseuse qui veut; il faut être le septième garçon sans aucune fille dans l'intervalle, ou la septième fille sans aucun garçon.

Quelques autres ont encore la science infuse, par exemple l'unique garçon d'une rebouteuse ou celui qui est né quelques jours après la mort de son père; et si le peuple le tient en grande vénération et lui fait confiance, n'allez pas croire que le guérisseur s'en trouve embarrassé; bien peu de maladies lui sont inconnues et il n'hésite pas sur le traitement à leur appliquer. La ville de Rosporden, près Quimper, recevait, il y a peu de temps encore, deux fois par semaine, la visite du rebouteur-guérisseur J.-L. M..., fils unique et successeur d'une guérisseuse célèbre du pays de Huelgoat, retirée à Carhaix après fortune faite. La clientèle ne s'étendait guère au delà de ce canton, et lui

venait surtout de la grande commune d'Elliant, où sa mère avait fait des cures retentissantes. Il n'était pas rare, m'a dit un pharmacien de Huelgoat, que J.-L. M... revînt de Rosporden avec 100 ou 150 francs.

Mme Vve M... a habité longtemps les ruines du château du Rusquec, près la chapelle de Saint-Herbot, en Plonévez-du-Faon, à quelques kilomètres de Huelgoat, et on accourait de toutes parts pour la consulter. Elle guérissait « d'après les urines ». Il fallait lui apporter un litre de ce liquide dont elle faisait « l'exposition », puis elle « prononçait » et se retirait pour préparer un ou plusieurs flacons d'infusion d'herbes secrètes qu'elle livrait au malade sans en indiquer le prix. Sa vogue était telle qu'il n'était pas rare qu'on lui remît un louis pour reconnaître ses services, la pièce de 5 francs restant un minimum.

Je citerai seulement deux de ses consultations, qui contribuèrent pour une bonne part à sa célébrité.

Une enfant de trois ans et demi, fille du maire actuel de la ville de H..., souffrait depuis longtemps et maigrissait à vue d'œil, malgré les soins de plusieurs médecins. Sa mère la conduisit au château du Rusquec, non sans s'être munie du litre d'urine que la veuve lui demanda dès son arrivée. La guérisseuse fit très attentivement « l'exposition des urines », s'y attarda, car c'était un cas difficile, et se tournant vers Mme R..., lui dit : « Votre enfant a le foie tout couvert de poux » ; puis, se retirant dans un réduit voisin de la chambre où elle avait reçu la petite malade et sa mère, elle en revint avec une fiole dont elle régla l'absorption, et elle ajouta : « Ce médicament fera sortir les poux et votre enfant sera guérie ». Et en effet, me confirma la commerçante de la ville de H..., dont je tiens ce renseignement, l'enfant eut tellement de poux,

les jours suivants, qu'il fallait changer son linge plusieurs fois par jour et même lui donner des bains, et elle guérit : « Je la connais bien, dit-elle, je l'ai connue enfant, c'est la fille du maire ». Et comme je me montrais sceptique, elle ajouta : « D'ailleurs, un mauvais plaisant vint un jour consulter Mme Vve M... pour un prétendu malade et lui remit un litre d'urine de truie ; la guérisseuse en « fit l'exposition » et dit aussitôt que c'était de l'urine de femelle de cochon et que la personne dont on lui avait parlé serait morte avant le lendemain, ce qui d'ailleurs arriva ».

La veuve M... a été, dit-on, poursuivie et condamnée à diverses reprises, mais les condamnations à l'amende ou même à quelques jours de prison ne purent l'empêcher d'exercer sa lucrative profession.

Son fils a fait florès au début, mais sa réputation déclina ; il est loin, dit-on dans le pays, de valoir sa mère, et si l'on en croit les médecins de Rosporden, il est en passe de disparaître, et il devrait sa déchéance à une « Sœur » d'une commune voisine, dont la concurrence serait bien plus redoutable pour nos confrères.

Le canton de Pont-l'Abbé possédait, il y a quelques années, dans la personne du sieur Th..., employé à la Compagnie d'Orléans, un rebouteur fameux dont la notoriété s'étendait bien au delà de la limite du canton et que les efforts des médecins ne purent entamer, jusqu'au jour où, parvenu à l'âge de la retraite, il se retira aux portes de Quimper, où il construisit une petite villa, et là encore, nonobstant de très grandes infirmités, il lui vient encore quelques malades. Un vieil employé de la mairie de la ville de Q... dit, il y a quelques jours, qu'il eut recours à lui pour une fracture de jambe et qu'il s'en trouva bien.

Le même canton a le bonheur de posséder deux guéris-

seurs célèbres: l'un, le sieur B..., habitant le bourg de Saint-Jean-Trolimon; l'autre, le sieur D..., les environs de Pont-l'Abbé. Et comme nous demandions à nos confrères de cette ville quelques renseignements sur ces deux Messieurs: « N'allez pas à Saint-Jean-Trolimon, nous dit l'un d'eux, B... ne vous recevrait probablement pas, et si par hasard il vous laissait entrer chez lui, ce ne serait pas pour vous dire des aménités, car il saurait tout de suite que vous n'êtes pas un malade ».

« Je suis très bien avec le rebouteur de Saint-Jean, me confirma un autre médecin de l'endroit, et je m'en félicite, car il est très influent »; et il nous raconta ce fait: B... avait été appelé dans un village voisin pour soigner une fracture des deux os de la jambe sans plaie, et comme il avait appris que l'extension est quelquefois utile, il se décida à l'appliquer. Il noua donc une ficelle sur le gros orteil, la fit passer sur un porte-cuillères fixé au mur, en guise de poulie, et en attacha l'extrémité à la cheminée. Le résultat fut: soudure des deux os à angles très obtus, et c'est bien juste si le pied atteint le sol avant le cal pendant la marche, qui est d'ailleurs très difficile.

Le sieur D... est également très réputé; il exerce avec audace et non sans autorité son métier de rebouteur, au point de défendre à l'un de ses malades de mettre le pied à terre pendant deux mois et demi après une fracture de jambe, parce qu'il existe un point de suppuration. Comme le blessé trouvait le temps long, il se décida, non sans peine, à faire venir un docteur, qui enleva une petite esquille, le félicita de sa patience et l'invita à se lever sans plus attendre.

Nous savons de source certaine, le tenant de l'intéressé lui-même, qu'un des riches négociants de Pont-l'Abbé, après un accident d'automobile, préféra faire soigner ses

contusions par ce rebouteur plutôt que de s'adresser à un des trois médecins de la ville.

Le canton de Concarneau possède, à Lesnevar-en-Benzec-Conq, un guérisseur très recherché et d'une espèce particulière, car il est en même temps sorcier. Pendant que le malade lui indique les manifestations de son mal, le bonhomme paraît lire attentivement un vieux livre imprimé dans une langue inconnue, et, l'exposé terminé, il continue quelque temps sa lecture, puis, fixant le malade à travers ses lunettes, il prononce gravement : « Je vous promets de penser à vous dans mes prières » ; il en indique le jour et l'heure à ses crédules clients, qui affirment qu'au moment de la prière du vieux sorcier leur mal les travaille et diminue.

C'est la médication des cas légers. Dans les cas graves, il ajoute à ses prières un sachet de grosse toile enveloppant un petit gâteau de cire dans lequel il a incorporé, pendant la fusion, une feuille d'aconit, quelques gouttes d'huile et les deux pattes antérieures d'une taupe.

C'est surtout dans les luxations et les entorses que rebouteurs et rebouteuses sont à leur affaire, et une bonne partie de leur clientèle se recrute parmi les bourgeois et les rentiers.

Mlle F..., de Quimper, rentière, était en voyage il y a environ un mois, lorsqu'en traversant la voie ferrée à Auray, elle se fit une entorse tibio-tarsienne et dut séjourner dans cette ville, bien ennuyée de ne pas connaître de rebouteuse à qui s'adresser. Après quinze jours, elle revint à Quimper et vite elle se rendit chez la rebouteuse de la rue Neuve, qui, après lui avoir déclaré qu'elle venait bien tard, lui frotta le pied avec du saindoux, lui fit successivement des mouvements forcés d'extension, de flexion et de latéro-flexion très douloureux, et finalement lui recom-

manda l'application de compresses d'eau salée. Cette vieille femme se recommande, d'ailleurs, de trois médecins de Quimper, et non des moindres, qui lui adressent, prétend-elle bien à tort, tous leurs clients atteints de foulures.

L'entreprise de transport Le P..., de Quimper, a l'avantage de posséder un charretier rebouteur d'une musculature peu commune et dont les mains calleuses ne manquent pas de vigueur si la souplesse leur fait défaut. Le 13 février 1913, le chef de gare, M. L..., se fit une entorse du genou à la gare des marchandises, que le susdit frotteur fréquente beaucoup. Vite on se met à sa recherche; fort heureusement il s'y trouvait, et le chef de gare, sans songer un seul instant au ridicule dont il se couvrirait et à la responsabilité qu'il pouvait encourir, s'empressa d'accepter ses services. Ce n'est que le lendemain, plus de 24 heures après l'accident, que M. L... fit chercher le médecin de la Compagnie d'Orléans. Peut-être ne l'aurait-il pas fait s'il ne s'était trouvé dans l'obligation de régulariser sa situation en déclarant son accident et en faisant signer un bulletin de santé.

Le canton de Pont-Croix possède un rebouteur-consultant. Il est appelé pour contrôler les diagnostics et les traitements des médecins de la région; il n'opère pas lui-même.

La commune de Penmarch a l'avantage très appréciable de pouvoir recourir aux soins d'une vieille bigoudène oculiste dont la langue a la propriété de guérir les maladies des yeux chez les jeunes enfants, particulièrement la « toque » des yeux; c'est ainsi que l'on nomme l'ophtalmie lymphatique. Cette même langue serait très habile à enlever les corps étrangers des yeux. L'opération est sans danger, la bonne femme n'ayant plus de dents.

Outre les « bonnes sœurs » et les rebouteurs, il est une autre catégorie de guérisseurs qui ne sont pas les moins intéressants ni les moins écoutés.

C'est la femme de marin qui soigne les plaies et les brûlures avec le « baume de Riga », que son mari a rapporté d'un de ses voyages en Russie. C'est la vieille demoiselle qui soigne toutes les blessures à l'huile de lis ou à l'huile de millepertuis fabriquée par elle. C'est encore le vieux gérant d'usine, âme simple et bonne, qui, ayant souffert d'un iritis guéri par l'atropine, se croit en possession du « louzou an daou laguet » (médicament pour les yeux) et le distribue généreusement depuis 30 ans à droite et à gauche, non sans avoir eu quelques succès. Pas un habitant de la localité ne consulte un oculiste de Quimper sans avoir essayé l'eau de M. L...

C'est enfin la grande dame dont notre aimable et distingué confrère M. le docteur L... a voulu nous taire le nom, qui, consultée par des jeunes femmes atteintes de gerçures du sein avec lymphangite, leur fait appliquer, *loco dolenti*, une serviette-éponge imbibée d'urine. Dans le cas de diagnostic incertain, ce qui arrive parfois, cette dame compatissante suspend au cou de ses malades une noisette dans laquelle elle a fait couler de l'étain.

Nous serions incomplet si nous ne disions un mot des maréchaux-ferrants, qui trouvent dans leur outillage professionnel la tenaille, qui leur permet de supprimer la rage de dents. Ils ne vendent d'ailleurs pas cher leur baume d'acier, le tarif étant de 25 centimes par dent, sans anesthésie locale, bien entendu.

CHAPITRE II

PRATIQUES MÉDICALES POPULAIRES

C'est à l'amabilité des médecins de l'arrondissement que nous devons les renseignements qui font l'objet de ce chapitre.

L'ail est un remède très employé un peu partout dans nos campagnes et dans la population ouvrière des villes contre les vers intestinaux chez les enfants. On prend des gousses d'ail que l'on épluche et que l'on enfle pour faire un collier qui empêche les vers de monter et d'étouffer l'enfant. Pour corser le remède, on applique sur la poitrine un sachet dans lequel on a mis de l'ail, du persil et un oignon.

Les oignons cuits sont souvent employés en cataplasmes maturatifs contre les panaris. Crus, épluchés et appliqués sur la peau, ils agissent comme rubéfiants, et peuvent remplacer le sinapisme.

Un enfant a-t-il le cou enflé par suite d'oreillons, angine, etc., vite on prend un bas sale, car il faut, pour que le remède agisse, que le bas ait été porté plusieurs jours, on le remplit de cendres chaudes et on en fait une cravate au petit malade, qui doit guérir.

La pomme cuite bien chaude sert de remède contre le croup, en application locale, au niveau de la « pomme d'Adam », et un confrère de Pont-l'Abbé nous a cité le cas d'un de ses clients qui porte à la partie antérieure du cou une cicatrice de brûlure plus grande qu'une pièce de cinq francs, produite par l'application trop prolongée d'une pomme cuite trop chaude.

Le seul moyen efficace contre la méningite est le suivant : le guérisseur se fait apporter un pigeon mâle qu'il coupe en deux tout vivant et applique chaque moitié sur les parties latérales de la tête.

La terre des cimetières, spécialement celle recueillie sur les tombes des individus qui ont succombé à une mort violente (pendaison, noyade, etc.), est employée pour la guérison des ulcères invétérés ; elle sert à la confection de cataplasmes que l'on applique sur la région malade.

Les enfants atteints d'écoulements d'oreille sont soignés au lait de femme, qu'une nourrice fait couler directement dans les oreilles malades. Le même moyen est employé, hélas ! dans les ophtalmies toujours graves des nouveau-nés, pratique détestable et éminemment dangereuse qui donne à l'ophtalmie purulente le temps d'accomplir ses ravages et fait beaucoup d'aveugles.

La joubarde des toits, vulgairement appelée artichaut sauvage, est, avec le lait de sein les seuls remèdes employés contre les maux d'oreille. Les paysannes bretonnes la cultivent de la manière suivante : elles prennent de la bouse de vache qu'elles pétrissent avec de la terre et en font un gâteau qu'elles placent à la partie inférieure la plus accessible des toits de leurs chaumières ; elles y placent une rosette de feuilles radicales qui y pousse facilement. C'est le suc de la plante mêlé à une égale quantité

d'huile d'olive qui aurait la vertu de calmer les maux d'oreilles les plus violents.

La bouse de vache ne sert pas seulement à faire pousser la joubarbe, elle a aussi une efficacité très remarquable dans le traitement des abcès, et particulièrement des abcès dentaires. Un confrère de Quimper, appelé en ville près d'une dame G..., la trouva la figure presque entièrement recouverte d'un énorme pansement laissant à peine voir les yeux et qui exhalait une odeur *sui generis*, et la malade de lui raconter, la larme à l'œil, qu'une voisine l'avait prise en pitié et lui avait conseillé, pour attendre le médecin, d'appliquer sur la joue un cataplasme de bouse de vache chaude, qu'une domestique venait de recueillir dans une écuelle, après avoir attendu quelque temps dans une étable, et qu'elle avait rapportée en courant.

Le crapaud joue un rôle assez important dans la thérapeutique populaire en basse-Bretagne. Et d'abord, on le suspend à l'un des fuseaux du lit clos pour préserver des maladies.

Un peu de poudre de crapaud desséché mise dans un vase rempli d'eau chaude, sur lequel on s'assoit, serait un excellent moyen de soulagement dans les maladies des femmes, et particulièrement contre les règles douloureuses.

Contre les verrues, on emploie communément la verrucaire, sorte de lichen qui pousse partout dans nos campagnes, et dont on frotte les excroissances. Certains guérisseurs disent qu'il est préférable d'enterrer une pomme au pied d'un noyer; à mesure que la pomme pourrit, la verrue disparaît. D'autres vous les comptent et vous donnent un nombre égal de petits pois; ils vous recommandent d'en jeter vous-même un tous les jours, dans une

bouteille contenant de l'eau; à mesure que les pois pourrissent, les verrues s'en vont une à une.

Les guérisseurs de Pont-Croix, en avance sur la Faculté, ont trouvé le moyen de guérir le cancer; le cancer du sein n'y résiste jamais, et ce sont les carpes de l'étang de Poulguidou-en-Plouhinec, qui ont cette vertu curative de la terrible maladie.

Une carpe donc, dudit étang, pêchée la nuit (condition essentielle) est coupée en deux dans sa longueur, comme si on voulait la frire, et appliquée sur le sein malade jusqu'à ce que l'odeur qui s'en dégage oblige à s'en séparer; le cancer, étant très friand de la chair de carpe de Poulguidou, abandonne le sein qu'il rongait et mange de la carpe, tant et si bien qu'il en meurt.

Aux environs d'Audierne vit une vieille copiste de Primelin qui, comme la bigoudène de Penmarch, fait de l'ophtalmothérapie et jouit d'une grande réputation pour la guérison des taies. Cette femme est la seule qui connaisse les neuf plantes qui doivent entrer dans la mixture qu'elle compose. Cette mixture est appliquée, sous forme de cataplasme, sur « le bras droit si l'œil gauche est malade, et *vice versa* ». Ce cataplasme procure la guérison certaine. Ces plantes seraient le Glécoma, la fume-terre, le trèfle tacheté, la paquerette, le mouroin, la chélidoine, le géranium mollet ou robert, la ficairie et la verveine.

Il serait trop long de dire les vertus attribuées à l'urine, dont une tradition toujours vivace fait une panacée universelle pour la guérison des plaies diverses. Nous connaissons deux sœurs, l'une repasseuse, l'autre couturière, qui n'ont jamais ni gerçures, ni engelures aux mains, depuis que, chaque hiver, elles les trempent chaque jour dans l'urine.

C'est la sorcière qui guérit ce que les Bretons appel-

lent « ar Verbl », c'est-à-dire l'adénite des ganglions de l'aisselle, et « Al laich », l'adénite des ganglions de l'aine. Quand une tumeur s'est formée dans ces régions, elle sera suivie de huit autres. Si l'une aboutit, toutes le feront à moins qu'on les fasse déguerpir, et pour cela il faut les compter en disant : « De une je vais à deux, de deux à trois... », et les décompter en disant : « De neuf à huit, de huit à sept... » jusqu'à dire : « De une à aucune ». Et il faut dire la formule trois fois sans respirer et sans se tromper.

Le zona est dénommé *Telou Devet*. On croit que c'est un génie malfaisant qui s'attache à la peau, s'étend et finit par entourer le membre ou le corps, et la sorcière le traite comme le *Verbl* et le *Laich* par une formule qui le fait partir : « Telou Devet, retire-toi, retire-toi, ce n'est pas ta place ni ici ni ailleurs; entre neuf mers et neuf montagnes, là est ton gîte » (1).

Dans les maladies de la peau tenaces, rebelles, et principalement dans les formes squameuses, c'est encore à la sorcière ou à la femme douée du don de guérison que l'on a recours. Celle-ci, après un examen sensationnel, déclare que les squames sont dues au passage du *ver* à *mille pattes* (le scolopendre) sur les parties malades, et elle commence ses manœuvres d'exorcisme. Elle mouille de salive son pouce et fait neuf fois le tour de la plaque en prononçant des paroles cabalistiques, et elle termine en faisant une croix, puis elle recommence neuf fois les neuf tours. Le traitement doit être continué pendant neuf semaines, le même jour de chaque semaine, à partir du jour où la sorcière l'a commencé.

(1) Revue des traditions populaires. Le Carguet.

L'amulette de verveine guérit les contusions et, ce qui est précieux, préserve « du mauvais œil », de la malchance. De l'île de Sein on venait autrefois cueillir la verveine sur le continent, à la pointe de Lervily en Esquibien.

On fait un grand usage, dans le pays, du large cataplasme fait d'une farine quelconque dans lequel on incorpore poivre, sel, clous de girofle, etc., en un mot tous les ingrédients mis en usage pour la salaison du porc et sa



Vieille paysanne bretonne fumant la pipe

conservation, et les matrones expliquent l'efficacité du remède en disant que les produits qui ont le pouvoir de conserver fraîche la chair morte doivent plus facilement conserver intacte la chair qui vit.

La toile d'araignée et le tabac à priser sont appliqués directement sur les plaies par instruments tranchants pour arrêter les hémorragies graves.

Beaucoup de vieilles paysannes bretonnes fument la pipe pour guérir leurs maux d'yeux ou pour s'en préserver.

Les marins en grand nombre portent des boucles d'oreille en or, en forme d'anneau, pour se préserver des maladies d'yeux.

Nous terminerons ce chapitre par une pratique chirurgicale populaire contre l'engorgement des membres pelviens, quelle qu'en soit la cause (maladies de cœur, goutte, etc.). Ce mal guérit, par une opération, la scarification du palais. C'est un spécialiste, appelé Diskonter, qui opère. Il fait avec un couteau une incision en V ou en X au voile du palais, et pendant que le patient crache le sang il doit, avec l'ongle, détacher le lambeau de la muqueuse et l'arracher. S'il y arrive, le malade sera guéri; sinon, il gardera son mal. M. Le Carguet, percepteur à Audierne, à qui nous empruntons ces lignes, affirme qu'on lui a cité deux accidents mortels survenus après cette opération. M. le docteur Neis, de Pont-Croix, nous a dit avoir été appelé plusieurs fois pour arrêter des hémorragies produites par le Diskonter.

CHAPITRE III

LES PÈLERINAGES ET LES SAINTS GUÉRISSEURS

La confiance dans les saints guérisseurs est telle que, de tous côtés, on accourt les implorer, soit isolément, si le besoin s'en fait sentir, ou à l'époque du pèlerinage annuel, auquel on se rend en foule pour demander une guérison ou, à titre préventif, pour demander d'être préservé d'une maladie, d'une épidémie ou encore pour accomplir un vœu, car il n'est guère de famille, dans le Finistère, qui, dans une maladie grave d'un de ses enfants, ne promette au saint qui a sa confiance de se rendre à son sanctuaire et de lui témoigner sa reconnaissance en cas de guérison.

Chaque église ou chapelle a sa fontaine miraculeuse, ornée le plus souvent d'une niche où se trouve la statue du saint ou de la vierge que l'on invoque sous des vocables très variés.

Notre-Dame-de-Roscudon, près de Pont-Croix, préserve les familles des épidémies et aide à conjurer le mauvais sort.

Notre-Dame-de-Comfors, en Meilars, guérit les bégues et les enfants qui tardent à parler.

Notre-Dame-de-la-Clarté est invoquée pour les maladies d'yeux et a des sanctuaires à Beuzec-Cap-Sizun, à Combrit, à Kerlaz en Plonévez-Porsay.

Notre-Dame-de-Kériner, en Poullan, accorde la guérison des douleurs (ar remnn).

Notre-Dame-de-Kergoat, en Quéménéven, préserve des hémorragies *post partum*.

Notre-Dame-d'Illigour, près Briec, fait éviter la fièvre puerpérale et donne aux enfants la grâce du baptême.

Notre-Dame-de-Tréguren, en Ederne, donne du lait aux nourrices qui en manquent et partage d'ailleurs ce pouvoir avec sainte Brigitte et sainte Gwen.

Notre-Dame-de-Rumengol, en la commune de Faou-Notre-Dame-des-Portes, en Châteauneuf, et sainte Anne-la-Palue sont invoquées pour toutes les maladies. Leurs pardons sont de tous remèdes.

Saint Hervé préservait des loups, quand il y en avait; saint Tugen et saint Gildas accordent la grâce d'éviter les morsures des chiens enragés.

Saint Laurent, en Goulien, est reconnu comme le guérisseur des coliques fatales aux nourrissons.

Saint They, en Cléden-Cap-Sizun, est très renommé pour le rhumatisme en général (pouan Izili).

Saint Primel et saint Conogan, près Quimper, saint Sébastien, en Tréméoc, saint Vio, en Tréguennec, secourent les malades atteints de fièvre paludéenne. Saint Théodore et saint Egarec rendent l'ouïe aux sourds. Saint Philibert fait disparaître les maux de ventre. Ceux qui souffrent des névralgies rebelles s'adressent à saint Goulien.

Saint Gwenec, en Briec, préserve de la petite vérole et la guérit.

Saint André est peut-être le saint le plus populaire et le plus connu en Bretagne, où il a des chapelles un peu partout. Les sanctuaires les plus fréquentés sont ceux des communes de Plogoff et de saint Evarzec; il préserve de la coqueluche et en débarrasse les enfants. « Sant Andreo e parez an dreo » (saint André guérit la coqueluche).

Ce n'est pas en vain que les femmes stériles s'adressent à saint Renan.

Saint Jean est l'oculiste des personnes âgées; il s'occupe aussi des vues affaiblies par la maladie.

Nous en oublions peut-être, mais comme on peut s'en rendre compte, beaucoup de maladies ont leurs madones et leurs saints guérisseurs, pour la plupart spécialistes.

Il serait trop long de donner sur chacun une notice détaillée; nous nous contenterons de quelques-unes, qui suffiront à démontrer la candeur naïve du paysan breton, qui a gardé au tréfonds de lui-même le culte d'un mysticisme qui répond à son âme respectueuse de la tradition.

Notre-Dame-de-Roscudon. — Tout d'abord, Notre-Dame-de-Roscudon, monument historique, dont Pont-Croix, chef-lieu de canton, se fait gloire. Qui ne connaît la chapelle de la Vierge, au milieu d'un bel enclos rectangulaire, dans un site très pittoresque, à l'ombre d'arbres séculaires, au fond d'un vallon plein de fraîcheur, où plane un silence religieux que seul vient troubler le chant des oiseaux. De nombreux *ex-voto* ornent la façade du monument, hommage reconnaissant des miraculés. Lorsqu'éclate une épidémie, on vient en foule demander à la Vierge de Roscudon de préserver du mal redouté et de conjurer le mauvais sort.

Deux fois l'an (19 août, 8 septembre), les fidèles, après un service religieux à l'église de la paroisse, se rendent processionnellement à la fontaine pour y accomplir leurs

vœux et allumer un cierge devant la statue de la madone.

La légende qui auréole la fondation de Notre-Dame-de-Roscudon (tertre du Ramier) est curieuse; la voici dans toute sa naïveté, telle qu'elle a passé dans les croyances populaires :

Une femme âgée, originaire de Pont-Croix, se trouvait,



Fontaine de Notre-Dame-de-la-Clarté

il y a quatre-vingts ans environ, dans la vallée où le charme du paysage attirait les promeneurs. Tout à coup, aux yeux émerveillés et stupéfaits de la vieille, la Vierge apparut et lui recommanda de faire construire en ce lieu

une fontaine où s'opèreront des guérisons miraculeuses. La vieille femme se mit aussitôt à l'œuvre, allant de porte en porte quémander quelque menue monnaie. A bout de force et gravement malade, elle s'alita et mourut le jour de la procession solennelle où fût inaugurée la statue de la Madone. C'était, pendant ses longues et incessantes démarches, la grâce qu'elle n'avait cessé de lui demander.

Notre-Dame-de-la-Clarté. — A Beuzec-Cap-Sizun, non loin de l'église paroissiale, dans un bas-fonds marécageux, se dresse la sainte fontaine de Notre-Dame-de-la-Clarté, monument historique qui date de 1624.

Son origine déjà ancienne n'a pu ternir la réputation qu'elle possède pour guérir les maladies des yeux. Telle est la confiance populaire dans la vertu curative de cette eau miraculeuse, que, de plusieurs lieues à la ronde, on vient implorer Notre-Dame. Les malades qui, pour une raison quelconque, ne peuvent se déplacer et accomplir le pieux pèlerinage, font puiser à la fontaine un flacon d'eau de la Clarté pour s'en servir à domicile, le cas échéant.

Notre-Dame-de-Comfors. — L'église de Notre-Dame-de-Comfors, sur la route de Quimper à Audierne, avec son fin clocher dentelé, est un des plus jolis monuments gothiques du pays de Cornouaille. Sa façade, son calvaire triangulaire sont très remarquables, et à l'intérieur trois belles verrières, dont un arbre de Jessé, et la fameuse roue à carillon, de légendaire mémoire.

Notre-Dame-de-Comfors est très réputée pour guérir les enfants affligés de bégaiement, ceux qui tardent à parler, et même les sourds-muets. Après l'invocation à la sainte patronne, la roue est mise en mouvement par le

sacristain, ou par l'enfant lui-même, selon son âge, et, quand elle sonne à toute volée, c'est un bruit assourdissant qui a la vertu de guérir les muets et de délier la langue aux retardataires.



Notre-Dame-de-Comfors

Notre-Dame-de-Kergoat. — Notre-Dame-de-Kergoat, en Quéménéven, préserve des hémorragies *post partum*. Son église est un sanctuaire très vénéré et très fréquenté. Au fond de l'abside, dans une niche au-dessus du maître-autel, se trouve une très belle statue en pierre de la Vierge à laquelle on accède par un double escalier. Les jeunes femmes y viennent en foule demander la protection de la madone. Elles s'agenouillent et prient, puis elles montent jusqu'à la statue et embrassent les pieds de la Vierge. Les nouvelles mariées lui offrent leurs bouquets de fleurs d'oranger qu'elles suspendent des deux côtés de la niche. Le jour du pardon, le troisième dimanche d'août, la foule

est telle que l'accès à la statue miraculeuse est interdit, mais comme compensation, à la fin des vêpres, deux prêtres, portant une petite statue de la Vierge, la font embrasser par les pèlerins. L'un d'eux se tenant dans le chœur, l'autre dans la nef, et cela pendant que trois tambours, battus à tour de bras par de vigoureux paysans, font trembler les murs de la chapelle et assourdissent littéralement les fidèles, hypnotisés par le vacarme. Chaque



Fontaine de Kergoat

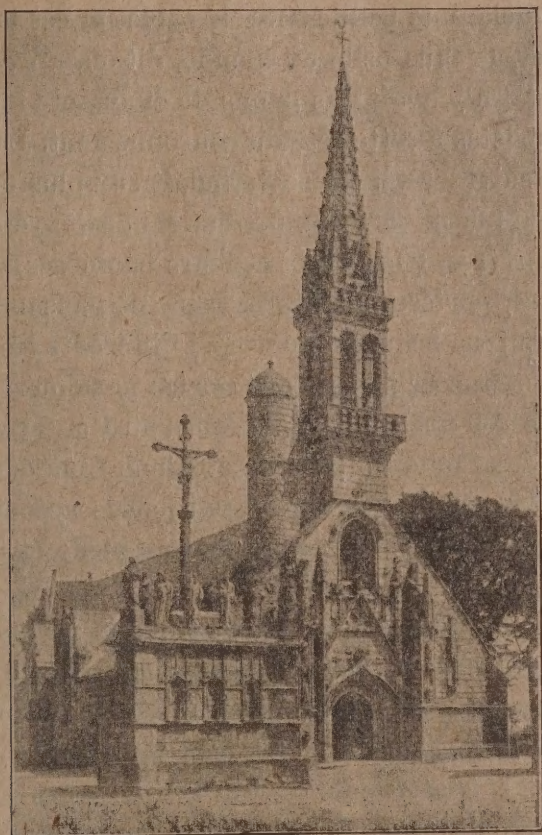
prêtre est accompagné d'un bedeau portant un récipient en cuivre ayant la forme d'un bol, d'une contenance de dix litres environ, et servant à recueillir les offrandes.

C'est à Kergoat que l'on voit la plus belle procession des vœux, tant est grand le nombre des fidèles qui ont recours à la Madone et qui viennent lui témoigner leur gratitude.

Sainte Anne-la-Palue, aux yeux des bas-Bretons, des

marins comme des paysans, sainte Anne est la sainte toute-puissante.

Les pèlerinages de sainte Anne-d'Auray, dans le Morbihan, ne sont-ils pas connus de tous ?



Eglise de Sainte-Anne-la-Palue

La vogue de sainte Anne-la-Palue est au moins aussi grande et la fête, qui a lieu le dernier dimanche d'août, a revêtu, cette année, un caractère encore plus imposant que d'habitude, le pape Pie X ayant chargé l'évêque de Quimper de procéder au couronnement de la statue de pierre,

très ancienne, représentant la sainte assise, ayant près d'elle sa fille, la Vierge.

L'Eglise, assez moderne, est bâtie au flanc du coteau sur lequel se détache son joli clocher. A part les ormes qui l'entourent, la colline est tout à fait nue et sablonneuse. Au-delà, une belle grève de sable fin est la baie de Douarnenez, la plus belle du monde, dit-on, après la baie de Naples. Il n'y avait pas moins de cinquante mille pèlerins ou touristes à cette fête du couronnement. La procession qui a suivi les vêpres se déroulait sur plus d'un kilomètre, trente-deux paroisses s'étaient fait représenter par leurs prêtres, leurs croix et leurs bannières, ces croix et bannières, portées par des paysans et paysannes revêtus de leurs plus beaux costumes, si différents les uns des autres. La statue de pierre était portée par douze hommes et suivie de 300 prêtres, de 3 évêques et d'un archevêque, des députés catholiques bretons et d'une foule considérable de fidèles dont beaucoup de miraculés accomplissant leurs vœux et suivant la procession nu-pieds et en corps de chemise.

Sainte Anne est invoquée pour toutes les maladies. On doit faire trois fois le tour de sa chapelle, boire de l'eau de sa fontaine et suivre la procession. Pendant plusieurs heures, après le couronnement, des milliers de pèlerins entourèrent la statue pour la toucher de leurs mains ou faire toucher des médailles, chapelets ou autres objets de piété qu'ils conservent pieusement. (

Saint Jean. — Les fêtes de Saint-Jean, le 24 juin, comme celles de Saint-Pierre, le 29, ramènent chaque année la parodie des pratiques très anciennes dont le mode seul a changé. La nuit venue, des feux s'allument partout dans les carrefours, près les calvaires, dans les chemins creux

et dans les fermes et chacun d'apporter pour l'entretenir des fagots de landes et d'épines et, vers la fin, des fagots de chêne, pour les faire durer plus longtemps. Dès que la flamme s'élève, des jeunes gens, porteurs de tisons pris au bûcher, alternent avec des jeunes filles tenant à la main une tige d'orpin défilent processionnellement autour des foyers en faisant « trois fois neuf tours ». Les jeunes filles inclinent au-dessus des foyers les tiges d'orpin tandis que les jeunes gens décrivent avec leurs tisons des séries de cercles. Cette tige d'orpin, dite herbe de la Saint-Jean, sortie de la flamme du bûcher, possède des propriétés miraculeuses; on la pose toute fumante sur la figure pour rendre la clarté aux yeux affaiblis.

Sainte Brigitte. — L'eau de la fontaine de la chapelle de Sainte-Brigitte, en Esquibien, possède une vertu surnaturelle. Elle active la montée du lait dans les seins flétris et en donne même à ceux qui en sont totalement dépourvus. C'est le galactogène par excellence. Ne raconte-t-on pas de génération en génération la légende du sacristain d'Esquibien qui, voulant essayer sur lui-même l'efficacité de l'eau, se vit subitement, à son grand effroi, transformé en une plantureuse nourrice. L'infortuné dût se vouer à tous les saints du Paradis pour se débarrasser du lait dont il ne savait que faire.

Sainte Gwen. — Sainte Gwen a le même pouvoir que sainte Brigitte, mais c'est à une chapelle dédiée à l'un de ses fils, saint Gwenneec, que les pauvres nourrices en mal d'hypogalactie doivent se rendre pour obtenir ce qui leur manque.

Sainte Gwen eut trois jumeaux: saint Gwenneec, saint Jacut et saint Guénolé, et se trouvant embarrassée, elle se

mit en prière et obtint la grâce d'un troisième sein. La statue en pierre, d'un poids de 500 kilogrammes environ, se trouve à la chapelle de Saint-Gwenneec. La sainte est représentée assise, les seins découverts, le sein supplémentaire plus visible et placé au-dessus des autres. Ses trois fils, debout autour d'elle, paraissent assez indifférents, chacun d'eux porte une banderolle où est écrit son nom.

Pour obtenir la grâce demandée, il faut vider la fontaine, puis la nourrice retourne à sa demeure et pendant que la fontaine se remplit, le lait monte à la grande joie de la miraculée.

Saint Gwenneec. — Fils de sainte Gwen, saint Gwenneec fut capitaine d'armes, ce qui ne l'empêcha pas de devenir un saint. C'est lui que l'on invoque pour être préservé de la petite vérole et sa clientèle fut nombreuse jusqu'au jour où la vaccination obligatoire éloigna le terrible fléau. On m'a affirmé que, pendant l'épidémie qui fit tant de victimes dans le pays de Quimper, en 1880, les pèlerins affluaient chaque jour de plus en plus nombreux. Pour plaire au saint et être préservé il fallait lui offrir un cordon en cire assez long pour faire trois fois le tour de la chapelle. Il y en eut tellement qu'une vieille armoire de la sacristie en est encore remplie, quoi qu'il n'y ait pas eu d'épidémie de variole depuis 33 ans.

Il fallait, en outre, se rendre à la fontaine, boire de son eau et placer un petit galet dans la niche au pied de la statue du saint. Et cela, trois vendredis de suite. Quand nous avons visité cette chapelle nous avons remarqué à l'extérieur, dans l'angle formé par la nef et le transept, une statue du saint, en pierre, à cheval sur le cou d'un loup. « C'est la statue de saint Hervé » nous dit une paysanne qui nous conduisait; « Saint Hervé préservait des

loups, si on l'a mis là c'est sans doute qu'on ne venait plus le prier puisqu'il n'y a plus de loups dans le pays. »

Saint Primel et saint Conogan. — Saint Primel et saint Conogan sont, avec saint Sébastien en Tréméoc, et saint Vio, en Tréguennec, les guérisseurs attitrés de la fièvre. Ces trois derniers ont leur chapelle et leur fontaine dont l'eau miraculeuse délivre de la fièvre intermittente.

Saint Primel, plus modeste, n'a qu'un tronc d'arbre creux pour résidence, mais sa légende est très intéressante. Il ne se contente pas de l'aumône des malades qui vont lui demander aide et assistance, tout visiteur doit lui donner au moins cinq centimes sous peine de subir un accès de fièvre avant son retour chez lui. Une dame de Quimper nous a énergiquement affirmé qu'étant fillette elle alla voir le saint et ômit de lui faire l'aumône, elle revint chez elle claquant des dents et tremblant la fièvre. Mais si le saint demande à chacun, malade ou non, son obole, c'est à coup sûr que les fiévreux s'adressent à lui ; il ne compte que des succès.

On voulut un jour lui donner une demeure plus digne de lui et quelques fidèles se chargèrent de le transporter à l'Eglise paroissiale. Ils songèrent d'abord à le porter à bras et le saint parut se laisser faire, mais à mesure que les porteurs s'éloignaient du tronc le poids de la statue augmentait et il fallut bientôt quérir une charrette attelée d'un cheval. On y plaça saint Primel, mais bientôt le char s'embourba et le cheval refusa d'avancer. Quelqu'un conseilla de retourner à la demeure du saint et tous furent surpris de la facilité avec laquelle se fit le retour.

On nous a raconté de saint Conogan, second évêque de Quimper, un fait qui montre qu'il ne faut pas se moquer du successeur de saint Corentin. Une vieille demoiselle

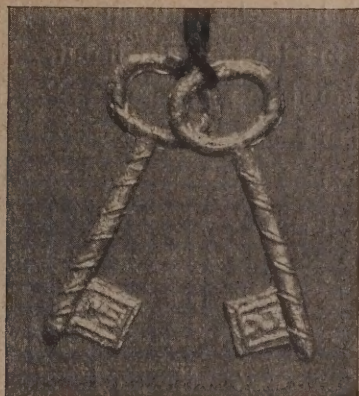
ayant fait le vœu de faire peindre un tableau du saint si elle guérissait de la fièvre, se trouva guérie à la suite de ce vœu qu'elle oublia d'ailleurs d'exécuter. Saint Conogan n'oublia pas et Mlle Le H... fut prise de formidables accès qui mirent sa vie en danger. La malade fit venir sa belle-sœur qui était en voyage et lui demanda de se rendre aussitôt chez un artiste peintre de Quimper et de faire couper pour confectionner le cadre, le plus beau chêne de la propriété où se trouve la chapelle de saint Conogan, appartenant à la famille de la demoiselle. Le chêne abattu, la peinture commencée, la malade se trouva mieux et obtint la guérison définitive de son mal. La peinture représentait le saint évêque, mitre en tête et crosse en main, bénissant la foule.

Saint Tugen. — Si saint Gwenneec soutint longtemps la concurrence de l'inventeur de la vaccine, l'illustre Jenner, saint Tugen, en Primelin, reste pour tous les Bretons de l'arrondissement, la grande ressource contre la rage, malgré les découvertes déjà lointaines de Pasteur.

Sa jolie chapelle gothique est le lieu d'un pèlerinage régional très en honneur; on y vient le jour du grand pardon, le troisième dimanche de juin. Sa statue le représente une clef à la main, et une clef de fer terminée par une pointe qui passe pour lui avoir appartenu, est conservée dans l'église de Saint-Tugen dans un double reliquaire monté sur un pied comme un calice. Jadis, d'après M. Le Carguet, on amenait dans cet oratoire célèbre, des malades atteints de rage qui, s'ils n'y guérissaient pas, étaient destinés à y mourir. On les renfermait dans la prison du saint où les malheureux, entre leurs accès, priaient saint Tugen d'adoucir leurs derniers moments pendant qu'on priait pour eux dans la chapelle.

La tradition parle d'une coutume encore plus barbare. « Ces infortunés malades, liés sur la place du village, recevaient le viatique qu'on leur présentait au bout d'une latte. Puis, lorsque les spasmes répétés les avaient rendus inconscients, on les étouffait entre deux couettes de balles, surchargées de poids lourds (1). » Le dernier exemple remonte à un siècle environ, c'était un malade de la paroisse de Goulien.

La clef de saint Tugen, don d'un ange, dit-on, a la vertu



Clefs de Saint-Tugen

de communiquer, par contact, à d'autres clefs minuscules en plomb portant les initiales du saint: S. T., un pouvoir prophylactique absolument certain. Ces clefs, dites de saint Tugen, préservent les fidèles des morsures des chiens enragés; aussi les pèlerins en achètent-ils à la douzaine et c'est par caisses que les camelots les apportent au pardon de Primelin.

(1) H. Le Carguet. — Culte de Saint-Tugen. Bulletin de la Société archéologique du Finistère.

Voici comment s'opère le miracle. Un chien enragé va-t-il se précipiter sur une personne et la mordre? Vite elle doit prendre une clef de saint Tugen et la jeter à la tête de l'animal. Terrorisé, le chien rebrousse chemin.

On vend aussi aux fidèles des petits pains sans levain qui ont été piqués par la pointe de la fameuse clef et qui, paraît-il, ne noircissent pas, on les jette également à la tête du chien enragé pour se préserver de ses morsures.

Les habitants de Primelin sont désignés sous le nom de « Pautret an Alchouez » (les garçons de la clef) parce qu'ils attachent à leur chapeau une petite clef en plomb et en portent une brodée sur leur habit.

Le pouvoir du saint ne s'arrête pas là; il arrête la rage non déclarée et pour obtenir cette grâce, celui qui a été mordu se rend à la fontaine, et se penchant au-dessus d'elle regarde l'eau claire et transparente et attend patiemment. Si le miroir liquide reflète l'image d'un chien, le patient succombera au virus rabique; si, au contraire, l'eau ne reflète que sa propre image, il guérira.

On montre dans la sacristie de l'Eglise, des dents de saint Tugen, enchâssées dans une mâchoire de vermeil, et qui guérissent les rages de dents. Il suffit d'appliquer sur le mal la sainte mâchoire.

Saint Renan ou Ronan. — Locronan, à 17 kilomètres de Quimper, est célèbre par son pèlerinage unique au monde et par son église monumentale du ^{xv}^e siècle, où l'on remarque une chaire à prêcher du ^{xvii}^e siècle avec sculpture représentant la légende de St-Renan (costumes du temps de Louis XIV) et le tombeau du saint consistant en une table massive en granit de Kersanton (environs de Brest) où repose la statue de Ronan la tête appuyée sur un coussin soutenu par deux anges à genoux. Six autres

anges adossés à des pilastres supportent la table funèbre, sous laquelle les infirmes passent en rampant pour se guérir de leurs maladies.

Mais saint Renan est, avant tout, la grande ressource des femmes stériles.

Tous les sept ans, un pardon fameux, la grande Troménie (tro minihy, tour de l'asile) attire à Locronan tout un monde de pèlerins, quarante mille environ. La grande troménie consiste à faire le tour de l'asile qui dépendait autre-



Procession en Bretagne

fois du prieuré de Locronan. La procession part de l'église paroissiale à midi et revient à 7 heures, après avoir passé par les communes de Locronan, Plonévez-Porzay, Quénénéven et Plogonnec. Tout le long du sentier suivi par la procession s'élèvent une cinquantaine de petits autels avec une statuette et un plat rempli de gros sous. Près de chaque autel est un brave paysan qui sonne sans répit une clochette et énumère les vertus de son saint et du grand saint Renan.

Les autres années c'est la petite Troménie, pardon encore très suivi, mais beaucoup moins intéressant.

A l'une des stations de la grande Troménie se trouve une pierre énorme et bizarre, ancien monument druidique que l'on appelle la jument de pierre ou la jument blanche (ar gazec ven). C'est ce monolithe, remontant d'après M. Anatole Le Braz, à une époque antérieure à notre ère, qui fait l'espoir des épousées et a la vertu de conférer aux femmes stériles les joies de la maternité. Les nuits de nouvelle lune les femmes viennent à la jument blanche et s'assoient dans un creux de la pierre, *ad hoc*, et prient ardemment saint Ronan de les exaucer.



Pierre de la Jument Blanche

Anne de Bretagne y vint en 1515 pour demander à Dieu, par l'intercession du saint, une fille qui fut nommée Renée. On voit à la sacristie un grand calice doré, aux armes de Navarre et de Foix, que l'on croit avoir été donné à l'église par la reine Anne en témoignage de reconnaissance, et sa fille, Renée de France, duchesse de Ferrare, fit construire, en 1530, à ses frais, la chapelle latérale du Pénity (maison de pénitence) qui, bâtie contre les dernières travées du collatéral du sud, fait partie de la chapelle.

Les saints guérisseurs ne se trouvent pas tous dans le

calendrier grégorien, et le peuple breton a tôt fait de procéder à des canonisations comme dans les premiers temps de l'Eglise où les chrétiens rendaient les honneurs aux martyrs, conservaient leurs restes mortels (reliques) érigaient des Eglises en leur honneur et fêtaient leurs anniversaires.

Les saints d'origine celtique, dit M. Le Goffic, sont nombreux comme les sables de la mer. Il n'y en a que trois dont la canonisation est régulière: saint Yves, saint Vincent et saint Guillaume. Rome tolère les autres par prudence et condescendance, tout ensemble et aussi parce qu'ils sont antérieurs pour la plupart au ^{xii}^e siècle et que la papauté ne s'était pas encore prévalu de son droit exclusif de prononcer les canonisations. Les évêques y prétendaient et en usaient fort librement jusque là. Le peuple, au besoin leur forçait la main « vox populi, vox Dei ».

Monseigneur Graveran est cet évêque de Quimper qui parvint, au milieu du siècle dernier, à faire construire les flèches de la cathédrale au moyen d'une souscription de cinq centimes par an demandée pendant cinq ans à tous les fidèles du diocèse et qui a produit 150.000 francs. Le peuple a fait un saint de cet excellent évêque et les mères viennent lui demander la guérison de leurs enfants et, pour l'obtenir, les placent sur les genoux de la statue assise de l'évêque.

L'inventeur de l'auscultation, le grand Laënnec, a sa statue sur une des plus belles places de Quimper et le peuple a sans doute pensé que ce grand guérisseur avait conservé le pouvoir de guérir après sa mort. Aussi voit-on souvent les paysans et paysannes se signer en passant devant le monument, ce qui ne leur arrive jamais quand ils passent devant la statue de la Tour d'Auvergne et nous avons pu observer un groupe composé d'un paysan et de deux paysannes à genoux contre la grille, en prières.

CHAPITRE IV

DES PRÉJUGÉS ABSTENTIONNISTES

Certes la confiance dans les rebouteurs et rebouteuses, les pratiques médicales plus ou moins baroques sont préjudiciables à la santé publique et la dévotion naïve du peuple bas-breton, leur culte pour les saints guérisseurs, leurs statues, leurs fontaines, quelques fois malpropres, ne sont pas pour les engager à s'adresser au médecin, mais les conduit souvent à l'abstention objet de ce chapitre. Nos médecins de campagne ont sans doute des clients, ils sont souvent les amis des familles, mais la confiance qu'on accorde aux remèdes ordonnés par eux est encore très limitée.

M. An. le Braz dans son livre « Au pays des pardons » raconte le fait suivant : « Allant à Sainte-Anne-la-Palme je pénétrai dans une vieille ferme où se trouve la clef de la chapelle ; une forme humaine était couchée dans le lit clos ; un linge mouillé recouvrait le visage. — « Qu'est-ce qu'il a donc ton père ? » demandais-je à la fille âgée de 12 ans » « avant-hier, comme il revenait du marché un peu saoul, je pense, la charrette lui a passé sur le corps. — Et tu n'as pas fait appeler le médecin ? » A ces mots si

naturels la fillette eut un bond d'effarement et fixant sur moi ses claires prunelles de chatte sauvage : « Ne sommes-nous pas ici dans la terre de Sainte-Anne ? Que parlez-vous du médecin ? Est-ce que la mère de la Palue n'est pas la plus puissante des guérisseuses ? Elle saura bien, sans l'aide de personne, guérir mon père qui est son fermier. J'ai trempé trois fois, en récitant trois oraisons, le linge que voilà dans l'eau de la fontaine sacrée et vous voyez par vous-même comme sa vertu opère. Qu'est-il besoin d'autres médicaments ? »

Telle est encore la mentalité de beaucoup de nos paysans.

On appelle quelquefois le médecin quand il s'agit d'un homme ou d'une femme valides, de jeunes gens ou de jeunes filles bientôt capables de travailler aux champs ; il n'en est pas de même, hélas ! des enfants parce que les « remèdes sont plus forts qu'eux » et surtout des vieux parents qui ont eu l'imprudence de faire l'abandon de leurs biens « an diless » à l'aîné de leurs enfants et moyennant le paiement annuel d'une rétribution très insuffisante appelée réservation.

Un de nos confrères de Quimper nous racontait qu'ayant été appelé à la campagne près d'un homme de 68 ans, atteint de pneumonie, il crut bien faire en disant à sa belle-fille que la guérison était possible, probable même ; il s'attira cette réponse : « Oh ! le pauvre grand-père, il ne rend plus aucun service, il nous est plutôt à charge et sa mort ne mettrait personne en peine ».

C'est cette imprudente coutume qui faisait dire à un prédicateur de mission : « Keit vo an eskorn e nodorn a e'hi e rei chiboudic » (pendant que vous aurez l'os dans la main le chien fera le beau).

Il est des maladies pour lesquelles l'abstention est la

règle : les écoulements d'oreilles par exemple, et c'est pour quoi l'obituaire de ces maladies est si chargé en Basse-Bretagne, les méningites d'origine otique y étant très fréquentes « il ne faut pas soigner les écoulements d'oreilles, disent toutes les matrones de nos villages, il y aurait danger à guérir le mal qui monterait au cerveau ».

C'est exactement le contraire qui est vrai et si tous ne meurent pas, malgré le manque de soins, combien restent sourds ou sourds-muets selon l'âge.

Combien de vieillards qui acceptent la surdité comme une épreuve alors qu'il s'agit d'affections curables, de simples bouchons cérumineux par exemple.

Un médecin qui fut pendant vingt ans médecin de l'Hôtel-Dieu de Quimper ayant eu la curiosité d'examiner les oreilles de quatre-vingts vieillards de l'hospice, en trouva quarante atteints de surdité, dont la plupart furent guéris par une injection d'eau chaude.

Toutes les affections des yeux qui ne produisent ni rougeur ni douleur ne sont pas soignées. Combien de cataractés aveugles depuis longtemps qui ne consultent pas.

Exemple : une vieille femme de 78 ans, entre à l'hôpital de Quimper pour bronchite; depuis 14 ans elle est aveugle. Avant sa sortie, le médecin l'entretient de la possibilité de lui rendre la vue par une opération; mais la bonne vieille croit que le docteur veut faire des expériences sur ses yeux et refuse. La sœur du service, plus heureuse, parvient à la convaincre et obtient l'autorisation pour un œil qui est opéré avec succès; si bien qu'il fallut opérer le second œil sur la demande réitérée de l'intéressée qui y avait pris goût et ne le regretta pas.

Combien de glaucomateux chroniques devenus complètement aveugles sans recourir à la science médicale ou qui demandent une consultation quand un œil est complètement

perdu et que le second œil n'a plus que $1/10$ ou un $1/5$ de la vision.

Il y a très peu d'années que l'on accepte en Basse-Bretagne, dans les milieux populaires que les verres puissent corriger la vision et, à ce sujet, voici ce que nous raconta un spécialiste. Comme il conseillait à une de ses clientes myope comme une taupe de porter des lunettes, il s'attira cette verte réponse traduite du breton: « Ah! vous avez donc la prétention de corriger ce que Dieu a fait ».

Il y a vingt ans à peine, il se formait à Douarnenez, ville de 14.000 habitants, des groupes d'enfants et de jeunes gens qui montraient du doigt les personnes qui portaient lunettes.

Ce n'est pas sans peine que l'on fait accepter le morcellement des amygdales, l'excision des végétations adénoïdes et l'on regarde avec un air étonné le médecin qui dit à ses malades atteints des maladies du nez, polypes ou hypertrophie des cornets, que la bouche n'est pas plus faite pour respirer que le nez n'est fait pour manger; un sur dix, à peine, accepte une intervention.

« Les médecins ne savent pas soigner les foulures et les déplacements ». Voilà encore un préjugé souvent formulé et qui explique pourquoi dans les conseils de revision du Finistère on trouve tant de luxations de l'épaule et du coude non réduites, tant de jeunes gens atteints de raideur de l'articulation tibio-tarsienne après des entorses avec ou sans fractures non soignées.

Les nourrices, avons-nous déjà dit, font couler du lait du sein dans les yeux des enfants atteints d'ophtalmie purulente, autant vaudrait ne rien faire.

Il y aurait un joli travail à faire sur les tares héréditaires et les méfaits de l'alcoolisme dans les pays de Quimper; sur les luxations de la hanche et les déviations du

rachis si communes dans les populations maritimes. Il est bien rare que les paysans et les marins se rendent chez le médecin pour demander conseil sur ces infirmités et si, par hasard, ils le font et qu'on leur parle d'opérations, de corsets ou de plâtres, ils s'abstiennent de suivre l'indication donnée, non seulement parce qu'ils sont pauvres, mais parce qu'ils ne croient pas à l'efficacité du moyen prescrit.

Or à tous ceux qui s'abstiennent ou qui, après s'être adressés aux saints guérisseurs se résignent et disent : « Aide la volonté de Dieu » ne pourrait-on répondre : « Aide-toi, le ciel t'aidera ».

Les manifestations de la foi sont certes respectables et lorsqu'il s'agit d'une maladie qui a résisté aux médecins et aux médicaments, cette foi aidée de la prière n'est-elle pas la suprême consolation, mais encore faut-il qu'elle ne soit ni superstitieuse, ni exclusive.

Un jeune paysan, plus moderne, disait il y a quelques jours devant nous : « Quand on a besoin d'une table il faut recourir au menuisier, la table ne se fera pas seule ; quand on a un procès il faut le concours de l'avocat, quand on est malade on doit s'adresser au médecin ». C'est logique et cela n'exclut ni la prière ni les oraisons.

CONCLUSIONS

Avant de conclure, nous pensons qu'il y a lieu de comparer la Bretagne d'aujourd'hui à celle d'il y a cinquante ans, ou même d'il y a trente ans.

C'est en septembre 1863 que la première locomotive pénétra jusqu'à Quimper-Corentin dont La Fontaine disait :

C'était à la campagne

• Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne

Appelé Quimper-Corentin.

On sait assez que le destin

Adresse là les gens quand il veut qu'en enrage

Dieu nous préserve du voyage !

Les chemins d'ailleurs étaient quasi-impraticables et les rares médecins du pays ne parvenaient qu'avec beaucoup de peine à presque tous-les villages des environs et plus souvent à cheval qu'en voiture.

Le cheval marchant l'amble avait plus de valeur pour le praticien que le bon trotteur, parce que la voiture à deux roues était seule possible et parce que cette allure permettait d'éviter plus facilement les accidents si fréquents chez

les recrues de nos régiments qui ont le malheur de se voir attribuer un cheval trottant sec.

Ce n'est qu'en 1885 qu'ont été établies les voies ferrées de Quimper-Douarnenez, Quimper-Pont-l'Abbé et Rosposden-Concarneau et jusqu'à ces dernières années, les chefs-lieux de cantons et des communes importantes étaient isolés et sans communication pratique avec les villes principales de l'arrondissement.

Il y avait seulement douze médecins dans l'arrondissement en 1880; les jeunes docteurs bretons étant peu nombreux, les autres ne se sentant guère attirés par les landes bretonnes et la côte sauvage dont les habitants ignoraient presque tous la langue française.

Le chef-lieu du département, Quimper, ville de 18.000 habitants, devait se contenter de quatre médecins praticiens qui rayonnaient à 35 et 40 kilomètres.

Deux villes sardinières très importantes: Concarneau et Douarnenez, presque aussi peuplées que le chef-lieu, avaient, l'une un médecin, l'autre deux.

La ville et le canton de Pont-Croix très étendu, n'avaient qu'un docteur qui desservait en même temps que toute la région du Cap-Sizun, l'importante ville d'Audierne connue de tous les touristes.

Fouesnant, Plougastel, Saint-Germain, Briec, chefs-lieux de cantons très importants, avaient recours aux médecins de Quimper et quelle que fût la rapidité et l'endurance des bidets bretons, il fallait, dans un pays aussi accidenté que le nôtre, une heure au moins pour parcourir dix kilomètres, sans compter le temps perdu dans les chemins creux inaccessibles au cheval sellé ou attelé. L'immense canton de Pont-l'Abbé avait un seul médecin à sa disposition.

Le service des postes et télégraphes était incomplet. Les paysans se confinaient dans leurs villages ne faisant que

les déplacements absolument nécessaires pour leur commerce peu étendu.

Ils ne songeaient nullement à donner de l'instruction à leurs enfants qui restaient aussi ignorants qu'eux.

Rebelles aux progrès et aux inventions nouvelles, même en culture, ils étaient, en quelque sorte, étrangers à tout ce qui se passait en dehors de leur patelin.

D'esprit quelque peu sauvage et fatalistes par nature, ils acceptaient la maladie comme un mal inévitable impossible à conjurer, à pallier même.

La situation est aujourd'hui bien différente et elle s'améliore chaque jour. Les Pouvoirs publics ont fait en Bretagne un effort considérable. Partout les routes nationales, départementales, les chemins de grande communication, vicinaux et ruraux ont été améliorés ou rectifiés. Des écoles publiques et privées se sont élevées dans toutes les agglomérations et les petits Bretons seront bientôt aussi instruits que les autres Français. De nouvelles lignes ferrées à voie étroite ont été construites où sont en construction un peu partout dans l'arrondissement, de Carhaix à Rosposden, de Pont-Aven à Fouesnant, de Pont-l'Abbé à Penmarch, de Pont-l'Abbé à Audierne et d'Ellian à Rosposden, sans compter celles qui sont en projet de Quimper à Fouesnant et à Plougastel Saint-Germain.

Le cheval a été remplacé par l'automobile qui, aidée du téléphone, a supprimé les distances et le cultivateur a dû se laisser convaincre. Il commence à accepter les nouvelles méthodes, les nouveaux procédés de culture; il commence à écrire ses lettres, ce qu'il ne faisait pas et recourt même au télégraphe ou au cabinet téléphonique rompant ainsi cet isolement préjudiciable dont il est sorti comme malgré lui.

Trente-cinq médecins au lieu de douze exercent dans l'arrondissement et Quimper seul, en a treize, dont trois spé-

cialistes et tout fait prévoir que ce nombre augmentera encore.

Fouesnant qui n'avait pas de médecins en a deux, Audierne qui en manquait absolument en a trois, il y en a trois au lieu de deux à Douarnenez, trois au lieu de deux à Concarneau, un à Plougastel et à Brieç et plusieurs importantes communes comme Le Guilvinec, Penmarch, Plo-néour, Tréboul, etc., en sont également pourvues.

On peut dire que la pléthore médicale déborde jusque près de la Pointe du Raz et du phare d'Eckmuhl en sens contraire des flots de l'Océan qui submergèrent autrefois la ville d'Is et envahirent, il y a quelques années, une partie du pays de Penmarch entre le phare et les rochers de Saint-Guénolé.

Bonnes sœurs et rebouteurs, guérisseurs et guérisseuses, matrones de village n'ont donc plus aucune raison, aucun prétexte à se substituer aux médecins et les étranges pratiques médicales populaires céderont inévitablement la place à une hygiène bien entendue et à une thérapeutique de plus en plus étudiée et efficace appliquées par ceux-là seuls qui légalement ont le droit de le faire, par les docteurs médecins.

Je ne dis rien des saints guérisseurs parce qu'ils ne sont pour rien dans la vogue dont ils jouissent. Chacun d'eux est un peu le médecin malgré lui et fait, sans s'en douter, concurrence à la Faculté.

Ils ne seront pas détrônés de sitôt et si saint Hervé, saint Gwenneç et quelques autres ont vu pâlir leur étoile nous en connaissons d'autres qui résisteront longtemps à la poussée moderne, et Pasteur n'est pas à la veille de terrasser saint Tugen.

Faut-il s'en prendre au clergé? Ne subit-il pas quelquefois les influences populaires. Le service militaire oblige-

toire pour tous n'aura-t-il pas d'ailleurs plus d'action sur certains esprits étroits que nous ne pourrions en avoir.

Faut-il déférer aux tribunaux les religieuses et autres guérisseurs sous l'inculpation de médecine illégale? Nous ne le croyons pas, d'abord parce que c'est le meilleur moyen de leur faire une réputation et puis aussi parce que les tribunaux se montrent très indulgents; et ils n'ont pas tort. C'est encore, à notre avis, le meilleur moyen de satisfaire à la loi en même temps qu'à la raison.

Attachons-nous à faire disparaître les pratiques populaires, absurdes, grossières ou nuisibles qui font l'objet du chapitre II, mais sachons respecter ce que la thérapeutique populaire peut avoir de bon ou même d'inoffensif car il y a beaucoup de pauvres en Bretagne et nombreux sont ceux qui se décident avec beaucoup de peine à recourir à l'assistance publique; ils préfèrent souffrir patiemment que de dire leur pauvreté.

Les pèlerinages et les pardons bretons sont une source de bénéfices très importants pour le pays et des buts d'excellentes promenades pour les curieux et les touristes, il ne faut pas souhaiter les voir disparaître.

Laissons agir l'exode des conscrits qui sont appelés loin du pays pour leur service militaire, des Bretonnes qui vont servir dans les grandes villes (ceci, hélas! n'est pas toujours sans inconvénient).

Laissons faire la Ligue anti-alcoolique du Finistère qui, par ses conférences et ses affiches parle au peuple d'hygiène et de médecine; soutenons les conférences civiles et militaires; et laissons agir l'influence des touristes dont les autos sillonnent nos routes de plus en plus chaque année pendant tout l'été; laissons surtout agir l'Assistance médicale gratuite.

Le Breton a la tête dure, dit-on, c'est possible, mais

l'application du code pénal l'irrite plus qu'il ne le persuade.

Agissons individuellement, nous sommes en nombre maintenant, que chacun se fasse l'apôtre infatigable d'une cause juste et utile. Soutenons-nous les uns les autres, organisons-nous, méritons l'estime de nos concitoyens en restant fidèles au serment que l'on prononce encore à la Faculté de Montpellier ; soyons bon pour le peuple et le peuple viendra à nous. Ce n'est certes pas en persiflant la foi naïve du paysan breton, ce n'est pas en écrasant son extrême crédulité sous les rigueurs de la loi qu'on y arrivera.

Nous nous garderons de parler avec M. Austin de Croze, de fétichisme, de superstition, de réalisme et de ne voir comme lui, dans les Bretons de Cornouaille que de vrais sauvagēs chez lesquels la haine, le mépris, la suspicion suppriment les autres sentiments, et dans les pardons que l'orgie des fidèles et les gains assurés aux marchands du temple.

Reconnaissant l'imagination excessive du peuple breton, son besoin de croyances, quelquefois naïves dus en partie à son isolement au bout de la terre, nous préférons dire avec M. An. Le Braz « qu'il serait bien mal avisé et d'un esprit étroit de ne voir dans la persistance de ces vieux rites que superstitions bizarres et crédulité naïve d'un peuple enfant », et nous aimons mieux en savourer, avec lui, la poésie profonde.

Et pourquoi essayer d'enlever à la Bretagne, à la Basse-Bretagne particulièrement, ce cachet tout spécial qui la rend si intéressante à tous.

Sans ses coutumes, ses traditions, ses costumes, ses chapelles, ses pèlerinages et pardons, la Bretagne ne serait

plus qu'un pays comme les autres avec un peu plus de landes et de granit.

Et puis la foi bretonne n'a-t-elle pas fait jusqu'ici de ce pays le grand fournisseur d'hommes, la pépinière de marins finistériens que l'on trouve en si grand nombre partout où la patrie a besoin de dévouement et de sacrifices.

En résumé donc, et d'après ce qui précède, faut-il ?

1° S'adresser à la magistrature et poursuivre impitoyablement tous les délits d'exercice illégal de la médecine ? Non.

2° Faut-il dire que les lois sont insuffisantes et faire agir nos confrères du Parlement pour en obtenir de nouvelles ? Nous ne le pensons pas.

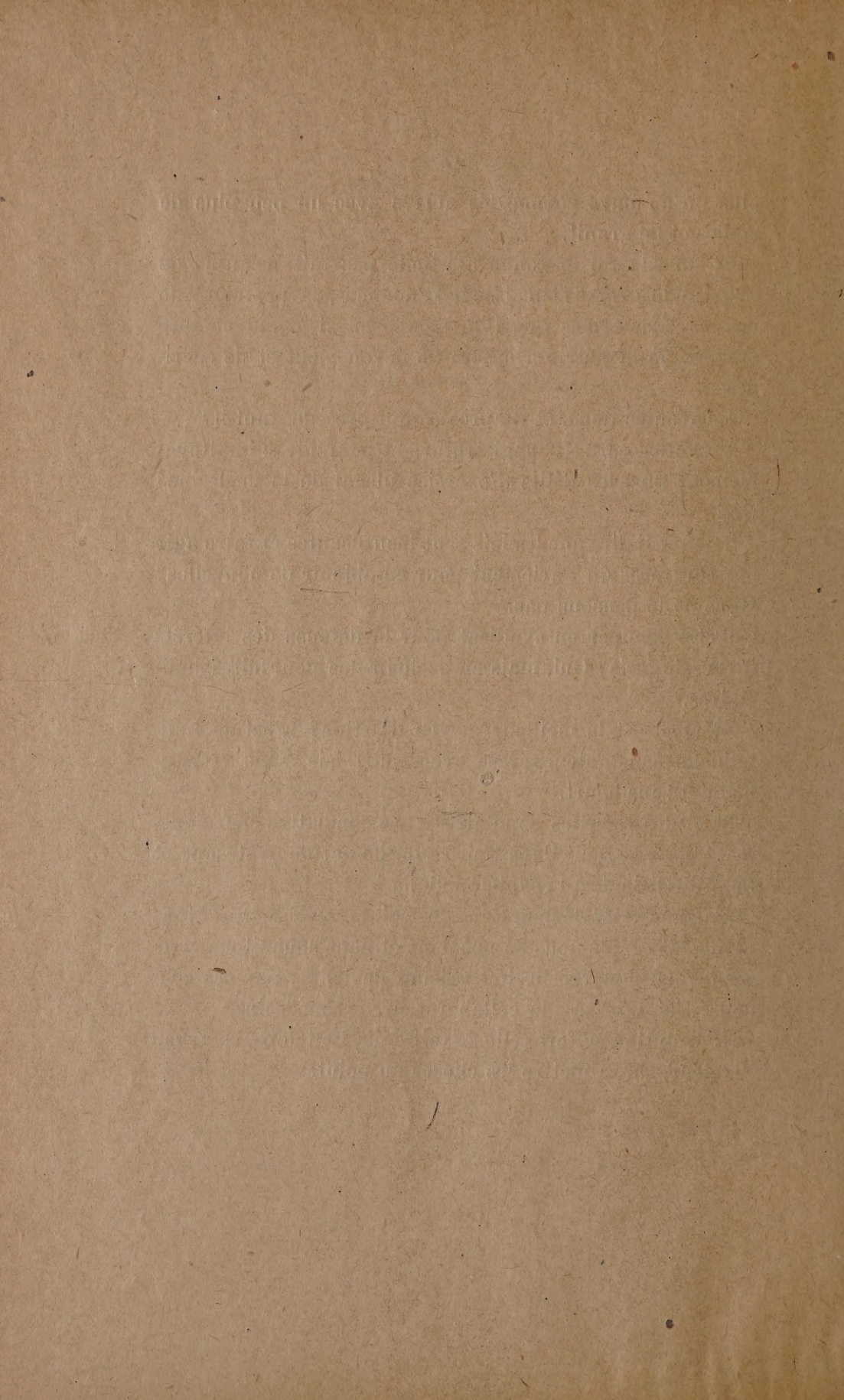
3° Se grouper en syndicat pour la défense des intérêts professionnels ? Oui, mais en excluant les poursuites judiciaires.

4° Quel est le meilleur moyen d'action ? L'action individuelle constante exercée avec courtoisie, sans froissement et sans heurt.

5° Et les remèdes populaires ? Les combattre énergiquement et sans répit dans tout ce qu'ils ont de grotesque et de préjudiciable à la santé publique.

6° *Quid* des pèlerinages et des saints guérisseurs ? Nous avons dit ce que nous en pensions et nous souhaitons vivement que le clergé breton rajeuni devienne, par ses conseils désintéressés, le collaborateur des médecins.

L'évolution se fera, elle se fait déjà. Le temps, ce grand niveleur, saura mettre les choses au point.



BIBLIOGRAPHIE

- GAUTHIER. — Considérations sur l'exercice illégal de la médecine, 1864. Thèse Paris.
- DOTTIN (G.). — La Bretagne et le culte passé.
- BOURDET. — L'évolution de la médecine.
- BECHQUEREL. — De l'empirisme en médecine.
- BROUARDEL. — Exercice de la médecine et charlatanisme.
- LE BRAZ (An.). — Au pays des pardons.
- LE GOFFIC. — L'âme bretonne.
- LELIÈVRE. — De l'exercice illégal de la médecine en Bretagne. Thèse de Paris, 1905.
- LIÉGEARD. — Les saints guérisseurs en Bretagne. Thèse de Paris, 1903.
- LE BRUN (A.). — Empirisme et remèdes populaires. Thèse de Paris, 1906.
- LE CROZÉ (H.). — La Bretagne païenne.
- LE CARGUET. — Les traditions populaires bretonnes.
- HÉBERT (Dr). — Paris Médical.

Vu et permis d'imprimer :
Montpellier, le 29 octobre 1913
Le Recteur.
Ant. BENOIST.

Vu et approuvé :
Montpellier, le 29 octobre 1913
Le Doyen :
MAIRET.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	IX
INTRODUCTION.....	11
CHAPITRE PREMIER — Guérisseurs et guérisseuses.....	14
CHAPITRE II. — Pratiques médicales populaires.....	23
CHAPITRE III. — Les pèlerinages et les saints guérisseurs.....	30
CHAPITRE IV. — Les préjugés abstentionnistes	48
CONCLUSIONS.....	53
BIBLIOGRAPHIE	61

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples, et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque !
